

Famille de Corbier

Branche de Pontarion

– aussi appelée ancienne branche aînée, voire branche de Lorraine –
(1743-1856)

Ce document a été établi en vue d'une visite extérieure de la famille à Pontarion, lors d'une cousinade, début juin 2022

Pour cette visite à Pontarion, nous nous consacrerons à la période durant laquelle la branche concernée de la famille de Corbier est en possession de cette baronnie, jusqu'à son extinction, soit donc un peu plus d'un siècle, entre 1743 et 1856.

Cette branche est aussi celle des seigneurs du lieu de Corbier, ayant leur résidence au Repaire, qui cesse d'être habité à partir de la décennie 1770 car le château tombe alors en ruine. Corbier est ensuite attaché à la paroisse, puis à la commune de Saint-Pardoux à partir de la Révolution, devant Saint-Pardoux-Corbier. Le 1^{er} janvier 2025, cette dernière commune fusionne avec ses voisines de Saint-Martin-Sepert et de Saint-Ybard, devenant la commune nouvelle des Trois-Saints. Nous sommes là en Corrèze, dans les cantons de Lubersac puis d'Uzerche, entre Limoges et Brive. Le fief familial devient ainsi Pontarion à la fin du 18^e siècle, même si certains de ses membres habitent toujours à Corbier et dans les environs de Lubersac. Nous savons que la famille de Corbier conserve le Repaire jusqu'en 1805, date de sa vente peu de temps après le décès de Jean-Michel de Corbier.

Celui-ci est le fondateur de la branche de Pontarion par son mariage avec Marie-Thérèse de Chastagnac, fille du seigneur du lieu, le 8 mars 1743. Le couple s'y fixe après les naissances de leurs deux enfants, Jean (ou Jean-Baptiste), en 1744 (c'est le futur maréchal de camp), et Marie (ou Marie-Anne), en 1745, future épouse de Charles-Roch de Coux. Ces deux enfants sont nés à Corbier, très vraisemblablement au Repaire.

La branche de Pontarion, aussi appelée ancienne branche aînée, disparaît le 14 avril 1856 à Toul en Lorraine avec la mort de Marie-Rose-Charlotte Gugger de Standach, veuve de Jean-Michel de Corbier, lequel y était décédé trente ans plus tôt, le 9 avril 1825. Leur fils unique Gustave meurt peu de temps après son père, le 8 janvier 1826, à l'âge de 13 ans : il s'agit du dernier représentant masculin de cette ancienne branche aînée, qui se perpétue jusqu'à nos jours grâce aux mariages de femmes de la famille de Coux avec les ancêtres de l'actuelle branche aînée de la famille de Corbier.

En résumé seules 3 générations de la famille ont été les propriétaires de Pontarion ou y ont vécu :

1) Jean-Michel de Corbier (1720-1805) l'obtient en se mariant avec Marie-Thérèse de Chastagnac en 1743.

2) leur fils, Jean ou Jean-Baptiste de Corbier (1744-1821), le maréchal de camp, personnage légendaire que nous présenterons, qui épouse Jeanne-Marie de Baillivy (morte en 1835). C'est peu après le décès de cette dernière que Pontarion est vendu en 1836, étant donné les décès survenus 10 ans plus tôt de

3) leur fils Jean-Joseph (1785-1825), époux de Marie-Rose-Charlotte Gugger de Standach (1790-1856), qui habitent à Toul en Lorraine, parents de

4) Gustave de Corbier (1812-1826), qui n'a jamais habité ni géré Pontarion, étant donné qu'il a toujours vécu à Toul et qu'il est mort très jeune, à l'âge de 13 ans, alors que sa grand-mère, qui vivait à Pontarion, s'en occupait sur place. Sa mère, décédée en 1856, a vécu encore pendant 20 ans après la vente de Pontarion. Avec elle s'est éteinte la branche de Pontarion étant donné que la famille de Coux, celle de son beau-frère et de sa belle-soeur, n'ont jamais géré ce lieu, ayant hérité

du Repaire.

Cette liste de noms vous présente ainsi ceux de notre famille de Pontarion, lieu dont nous allons maintenant parler.

On ne peut commencer une visite familiale sans évoquer tout d'abord le château, grandiose, imposant, cœur de la vie familiale. Le personnage le plus légendaire de cette branche à y avoir vécu est le maréchal de camp, enterré dans l'église. Un portrait écrit de son épouse à la fin de sa vie est donné par l'homme politique Martin Nadaud, originaire d'ici.

Il convient également de présenter la vie de cette branche à Toul en Lorraine, où elle s'est éteinte. Trente ans après sa disparition, Luc réussit à obtenir en 1886 un ensemble de portraits des derniers membres de cette branche, qui est toujours conservé dans la famille de nos jours.

I. Le château

Il domine le Thaurion et forme un point de surveillance stratégique sur la route royale menant de Limoges à Clermont-Ferrand.

Historique

Il est bâti au 15^e siècle sur les fondations d'une ancienne place-forte, sans doute par Antoine d'Aubusson (1413-1480), ancien familier des rois Charles VII et Louis XI.

Au 16^e siècle il appartient à la puissante famille de Pierrebuffière, 1^{er} baron du Limousin. Puis il est vendu à la famille du Chemin.

En 1655 Pontarion devient la propriété de la famille d'Armagnac qui le vend le 14 octobre 1719 à Joseph de Chastagnac, baron de Masléon et à son fils Jean de Chastagnac, seigneur de Neuvic (acte passé devant Me Etienne, notaire à Limoges). Marie-Thérèse de Chastagnac, la fille de Jean, est une héritière, c'est-à-dire une fille unique. Elle apporte donc la baronnie de Pontarion à notre famille par son mariage le 8 mars 1743.

Au moment de la Révolution française la terre de Pontarion est un peu démembrée, mais elle reste majoritairement la propriété de la famille de Corbier, même si le maréchal de camp a eu un peu de mal à récupérer l'essentiel, ce que nous verrons.

Sans doute à la suite du décès de Jeanne-Marie de Baillivy, veuve du maréchal de camp, la famille de Corbier vend Pontarion en 1836 à la famille Berthet (information du propriétaire du château de Pontarion en août 2025). Nous n'avons pas encore retrouvé le contrat de vente ; il n'est pas à St Martin et nous n'avons pas encore fait de recherches aux Archives départementales de la Creuse. Le château se dégrade alors, ses propriétaires se succédant (famille Lavaud de 1875 environ à 1921, puis familles Pateyron jusqu'en 1935 et Brousse durant un an). Il sert de ferme durant la propriété Lavaud.

En 1936 il est vendu à André Roussel-Le Roy, consul et chevalier de l'ordre de Malte, qui le modifie profondément en le restaurant, à l'intérieur comme à l'extérieur : il place des blasons de l'ordre de Malte sur les cheminées, il fait réaménager des murs et des pièces. Durant la Seconde guerre mondiale, des réfugiés sont accueillis dans le bâtiment à droite du château, dans la cour.

Le château de Pontarion est inscrit aux Monuments historiques en 1941. M. Roussel Le Roy le lègue à sa nièce (mère de l'actuel propriétaire) à sa mort en 1973.

Le château appartient depuis 1994 à son petit-neveu (fils de sa nièce), qui n'y vient que l'été.

Grâce à Pierre, lui et Guilhem ont pu le visiter avec le propriétaire comme guide en juillet 2018.

Le 9 mars 2023 survient une catastrophe : un tornade arrache la moitié des tuiles du toit ainsi que celles de la tour au sein de laquelle est la cage d'escalier, mais aussi celles du bâtiment à droite du château. Un diagnostic effectué les mois suivants rend compte que la poutre faîtière du château, datant de la construction de l'édifice au 15^e siècle, est fragilisée...

En 2025, le coût de la réparation s'élève à 500 000 euros, le propriétaire met en place une campagne de mécénat.

Visite

Murs crénelés (ceux de l'enceinte ont été reconstruits au 20^e siècle), tours rondes, mâchicoulis.

Entrée actuelle de la propriété par un remblai sur ce qui fut l'emplacement d'un pont-levis.

Entrée du château par la tour ronde en façade au milieu du logis, qui est un escalier. Ce passage permet aussi d'accéder à 1) une grande salle en léger contrebas, avec dépôt lapidaire antique provenant d'un cimetière datant de l'Antiquité situé à 1 km au-delà du Thaurion et à 2) une autre grande salle encore + en contrebas, la cuisine, avec immense cheminée (tous les parements de cheminées de la maison ont été refaits par M. Roussel Le Roy qui y a fait mettre la croix de l'ordre de Malte sur la plupart ; les anciens parements étaient soit inexistantes soit en trop mauvais état pour être conservés)

Aux étages nobles (1^{er} et 2^e) : très grandes pièces d'apparat, avec cheminées, voisinant avec des chambres + petites, une cuisine (vraiment sans prétention), salle à manger et salon (belles pièces), petits couloirs et vraisemblablement sanitaires

Parmi ces chambres, une très intéressante avec décor Empire, carrée, d'une quinzaine de m² environ, qui est la seule à avoir été préservée. Selon le propriétaire, elle pourrait dater de l'époque du maréchal de camp de Corbier, même si celui-ci avait les idées davantage portées sur la fleur de lys que sur Napoléon ! Pourrait-elle dater du Second Empire (1851-1870), période où le Premier Empire est remis au goût du jour ?

Au 3^e étage : l'ancien chemin de ronde, avec ses mâchicoulis et sa belle vue sur le Thaurion. Pièces style grenier sans aucun aménagement, à part une pièce invivable. Intéressante charpente.

Dans l'ancienne grange, au fond de la propriété à droite

Au rez-de-chaussée, 3 à 4 pièces servant de garages ou de pièces à outils, de dimensions importantes tout de même.

A l'étage, diverses pièces aménagées, dont une très grande, et une salle de bain tout juste refaite en style ancien.

Dépôt lapidaire dans une des tours en ruine à l'air libre tandis qu'une autre accueille une cuve à mazout. Nous n'avons pas vu l'intérieur du pavillon de garde de droite, à l'entrée de la propriété, le seul à être couvert.

Grand tilleul – Une dizaine de pins plantés par le grand-oncle (arrachés par la tornade en 2023). Belle terrasse dominant le Thaurion. Prés. Pas de chapelle sur le site

Elément notable du village, le pont enjambant le Thaurion est en granit typique du 19^e siècle.

II. Le maréchal de camp, l'église et son épouse

Jean-Baptiste de Corbier est mort le 5 novembre 1821, sa tombe est dans le transept sud de l'église. Fils de Jean-Michel et de Marie-Thérèse de Chastagnac, il est donc né le 5 janvier 1744 à Corbier, sans doute au Repaire.

Sa vie est assez bien connue grâce aux documents conservés au Service Historique de la Défense (autrefois S H de l'Armée de Terre) à Vincennes.

Il est reçu page du roi à la Grande Ecurie en 1759, à l'âge de 15 ans.

Il reçoit la décoration de chevalier de St Louis (ancêtre de la Légion d'honneur) en 1782.

Il entre au régiment de cavalerie Royal-Lorraine, en 1762 ; dans ce régiment il est en garnison à Beaune au début de l'année 1784 (il s'y marie), à Mouzon (actuellement dans les Ardennes) en 1791, à Niort en 1792 : il en est alors le major.

Le 4 mai 1792 il émigre en Allemagne avec la quasi-totalité des officiers de son régiment, le 16^e Cavaliers, suivant le duc d'Enghien, membre de la famille royale, dont il devient un intime. Il

participe alors à plusieurs combats. Il passe ensuite au régiment de Condé de 1795 à 1797, et va ainsi jusqu'en Pologne. Il retrouve ensuite le duc d'Enghien à Fribourg en Brisgau et échappe de justesse à l'arrestation en même temps que son maître en 1801.

Il rentre d'émigration à Pontarion à la faveur de la Restauration en septembre 1814 et fait alors tout pour recouvrer ses anciens biens et droits, perdus à estimation de 12 000 francs de rente, comme il l'indique. Il est réhabilité en janvier 1815, étant nommé maréchal de camp avec pension de 4 000 francs, notamment sur témoignage favorable des habitants de Pontarion. Il peut retrouver son château et quelques champs, mais pas ses meubles ni ses vêtements. Son fils, dans une lettre écrite à Toul en 1816, déclare qu'à cause de la Révolution, il a été privé des titres de noblesse de sa famille qui dataient de plus de 6 siècles (donc du 12^e siècle), qui brûlèrent lors des événements tandis qu'il fut emprisonné. Comme sa sœur, il est trop jeune pour suivre leur père en exil : eux deux restent dans la région.

Néanmoins dans ses courriers demandant sa réhabilitation, son père parle d'une fille d'une 1^{re} union qui l'aurait suivie en émigration. Cette fille, qui pourrait être prénommée Marie-Xavier, a dû naître vers 1780. C'est tout ce que nous savons de ce 1^{er} mariage du maréchal de camp, le nom de sa 1^{re} épouse, sa mort, la date et le lieu du mariage nous restent inconnus. Il a sans doute eu lieu dans une des villes de garnison du maréchal de camp, mais il faut savoir laquelle et quand. A moins qu'il ne s'agisse d'une fille hors mariage.

L'église des 13^e-14^e siècles est dédiée à St Blaise (voir le document très complet d'un professeur d'histoire-géo, ancien gendre du propriétaire actuel du château).

Plusieurs tombeaux, notamment ceux des seigneurs du lieu. En principe pas de sépulture dans les églises après le 18^e siècle, pour des raisons hygiéniques, mais la tradition perdure au-delà de la Révolution pour les familles importantes du lieu, la preuve, d'autant + que le maréchal de camp est mort sous la Restauration.

Il y a une belle peinture de la *Nativité* due à un peintre toulousain connu, Antoine Rivalz (18^e siècle).

La vie à Pontarion

Journal de Martin Nadaud (1815-1898), maçon du Limousin devenu un homme politique important à Paris au 19^e siècle, originaire d'un village proche de Pontarion. Il raconte ici ses souvenirs d'enfance :

La 1^{re} école de la Creuse est ouverte à Pontarion par le curé du lieu. Les remises de prix scolaires ont lieu au château ; c'est la baronne de Corbier qui récompense les élèves méritants en leur remettant un petit livre religieux. Il s'agit de Jeanne-Marie de Baillivy, morte en mars 1835 ou 1836. Nadaud parle d'elle dans une lettre à sa fille écrite en exil à Londres : « Ce nom me rappelle un beau jour, le premier qui ait fait sensation sur ma jeunesse et qui ait fait naître un peu de goût pour l'étude. C'est dans son château et par sa main, un peu ridée, vieillie en exil [...] que fut posée sur ma tête une jolie petite branche tressée en couronne [...] et deux petits livres que gracieusement elle me mit dans les mains ». La cérémonie a lieu vers 1829 et est donc marquante pour le jeune paysan amené à devenir ensuite un homme politique.

Il développe son souvenir plus ou moins flatteur de la baronne de Corbier dans ses *Mémoires* : « Il y avait sur un des bancs de l'église une vieille femme, grosse, et superbement habillée, et constamment entourée d'autres personnes mieux mises aussi que le reste de l'assistance ; c'était la baronne de Corbier, vieille émigrée récemment de retour de son exil volontaire.

On entourait la baronne de tant de soins, de tant de respect que, dès qu'elle quittait son banc pour sortir de l'église, les fidèles s'écartaient pour lui livrer passage. Devant la porte, les villageois se découvraient et on la suivait des yeux jusqu'à la porte de son château qui était en face de l'église. Puis chacun se lamentait sur ses malheurs et sur son exil, maudissant Robespierre et les autres grands hommes de cette incomparable époque [...]. Les maudits d'alors, c'étaient ceux qui avaient

mis sous séquestre les biens de la noblesse et du clergé et permis aux paysans d'en devenir propriétaires à des prix dérisoires ».

III. La vie en Lorraine jusqu'en 1856 et la récupération par Luc du portrait et d'autres effets personnels en 1886

C'est elle, Jeanne-Marie de Baillivy, qui est à l'origine de l'installation de cette branche de la famille de Corbier à Toul en Lorraine. Originaire de cette ville, elle épouse Jean-Baptiste de Corbier le 2 février 1784 à Beaune (actuel département de la Côte d'Or). Le décès à Toul de leur belle-fille Marie-Rose-Charlotte Gugger de Standach, épouse de Corbier, le 14 avril 1856, sans enfant vivant, clôt doublement l'histoire de la branche de Pontarion et de Lorraine de la famille de Corbier. Nous savons peu de choses de leur vie à Toul, qui a donc duré plus de 70 ans, seulement à travers quelques actes notariés. Nous ne savons pas si des sépultures familiales y sont encore visibles, sans doute que non si personne ne s'en est occupé.

Mais trente ans après cette disparition, Luc a réussi à récupérer en 1886 un tableau présentant leurs portraits, ainsi que quelques livres leur ayant appartenu et des témoignages sur eux auprès de Mme Collet née Anthoine, une descendante de la famille Gugger de Standach qui vivait à Toul. Nous ne savons pas comment Luc est entré en contact avec elle, peut-être grâce à l'étude notariale ayant clos la succession en 1856.

* Correspondance entre Mme Marie-Adélaïde Collet, née Anthoine, de Toul, et Luc de Corbier (archives familiales à St Martin). Evidemment seule la correspondance reçue par Luc de Corbier est restée. Aucun brouillon de sa part à lui, mais ses demandes se devinent aisément grâce aux réponses de Mme Collet :

10 décembre 1886 : « [...] Mon frère Paul Anthoine mort en Afrique, capitaine a hérité comme moi de Madame de Corbier, ce Charles Anthoine est notre père [...]. Mon frère a laissé 2 petits enfants [...]. J'ai ici un tableau qui a à peu près 50 à 60 [cm] de haut sur 60 à 70 [cm] de long renfermant 6 petits cadres dont M. et Madame de Corbier peints en miniature, la silhouette de Gustave puis 3 cadres des cheveux de la famille [de] Corbier faits par ma mère, si ce tableau pouvait vous être agréable je le tiens à votre disposition [...]. Veuve sans enfants, j'ai donné [des couverts ayant autrefois appartenu à ces membres de la famille de Corbier] [...]. Je me demande comment vous avez attendu si longtemps pour me parler de cette affaire, ma mère morte en 1880 vous aurait renseigné plus clairement que moi sur les papiers, elle aurait eue une joie de retrouver un de Corbier. Mon père est mort en 1878 ».

« Madame de Corbier était très belle, mais parfois son visage était un peu dur, d'une volonté très ferme, elle m'en a toujours imposé. Son fils était un très bel enfant, un air distingué, était très travailleur, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer beaucoup les jeux de cartes, il avait toujours un jeu dans sa poche, le spectacle était aussi pour lui une grande distraction ».

La mort de cet enfant, dernier garçon à porter le nom de Corbier dans cette branche, est une perte terrible pour sa famille, d'autant plus qu'elle survient 9 mois après celle de son père. Voici un témoignage de Jeanne-Marie de Baillivy dans une lettre adressée depuis Pontarion à M. Darfeuille, son avocat à Bourganeuf, le 21 janvier 1826, conservée à St Martin : « Je vous fait part, Monsieur, de la perte que je viens de faire de mon petit-fils mort le 8 de ce mois, je reçus une lettre, dimanche, qui me prépare à ce triste événement. Grand Dieu, je ne puis retenir mes peines. A peine ai-je le temps de tarir mes larmes que le père m'a fait verser, toute mon affection s'était portée sur cet enfant et m'en voilà privée, c'est une famille brisée. Il me faut du courage pour supporter ces coups [...] »

Toul le 15 décembre 1886, lettre de Mme Collet-Anthoine : « Monsieur, mardi 14 décembre j'ai fait

mettre à votre adresse en petite vitesse, rendu à domicile une caisse renfermant tout d'abord le tableau de famille que je vous prie d'accepter comme un hommage de ma mère qui avait une si profonde affection pour la famille de Corbier, et qui m'a inculquée ces mêmes sentiments. Je suis toute heureuse de vous retourner ces portraits en des mains amies, car à ma mort où seraient-ils tombés [...]. Lorsque la caisse sera à destination vous voudrez bien me dire si elle est arrivée sans encombre [...]. J'ai 59 ans ».

Sans date (après envoi et réception du tableau) : « Le tableau a été organisé comme vous l'avez reçu par Madame de Corbier. A droite sont des cheveux de la famille de Corbier, la pensée sont des cheveux de Gustave, le tableau à gauche sont des cheveux de la famille Gugger. Quant à la famille Gugger, elle était je crois de Suisse, ma grand-mère maternelle était tante à Madame de Corbier ».

Il faut savoir que ce type de portraits dans un bois noir ainsi que les compositions faites avec des cheveux sont des spécialités artistiques de la Lorraine au milieu du 19^e siècle.

Le tableau est toujours conservé dans la famille en 2025.

Guilhem de Corbier (écriture), pour Pierre de Corbier (discours)
Fin mai 2022, mis à jour octobre 2025